

KIM JIYUN

Les petits plats de notre grand-mère





Propriétaire de l'échoppe Manna Doshirak à Séoul, Gumnam met tout son cœur dans la confection de paniers-repas pour ses clients. Sa signature ? Des petits mots réconfortants cachés sous une généreuse portion de riz, avec double ration de viande marinée ! Depuis des années, l'excentrique septuagénaire accueille avec bonne humeur et fantaisie les habitants les plus étonnants du quartier. Mais quelle n'est pas sa surprise le jour où elle découvre un nouveau-né à la porte de son restaurant. La mère de l'enfant a-t-elle lu un de ses messages souhaitant la bienvenue à tous ceux qui veulent manger à leur faim ? En éternelle optimiste, Gumnam décide de prendre soin de la petite le temps que sa mère vienne la récupérer. Car elle en est persuadée : celle-ci ne peut pas se cacher bien loin et a juste besoin d'une épaule sur laquelle s'appuyer...

Porté par l'histoire touchante de la grand-mère du quartier, un roman lumineux, qui aborde avec sensibilité et bienveillance des thématiques sociales difficiles.

.....

Kim Jiyun a étudié la littérature et l'écriture pour le cinéma, puis l'art dramatique à Séoul. Elle est l'autrice de *La Petite Échoppe des jours heureux*, best-seller traduit dans une quinzaine de langues. Avec *Les Petits Plats de notre grand-mère*, son deuxième roman, elle s'attaque avec compassion à des réflexions sociales profondes.

Traduit du coréen par Marion Gilbert

ISBN : 978-2-487606-32-6

20,90 euros

Prix TTC France



9 782487 606326

Rayon : Littérature étrangère
Design et illustration :
© Fleur Spitz





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

Copyright © Kim Jiyun, 2024

First published in Korea by Clayhouse Inc. 2024.

All rights reserved including the rights of reproduction in whole or in part in any form.

Published by arrangement with Eric Yang Agency via Randle Editorial & Literary Consultancy.

Traduit du coréen par Marion Gilbert

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-32-6

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@éditionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kim Jiyun

LES PETITS PLATS
DE NOTRE GRAND-MÈRE

Roman

Traduit du coréen par Marion Gilbert

**NA
MI**

Et puis, un jour,
un jour magique, j'ai croisé sa route.
Et tandis que nous parlions de bien des choses,
de fous et de rois,
il me dit :
« La plus grande chose que vous apprendrez jamais
c'est d'aimer et d'être aimé. »

Eden Ahbez

PROLOGUE

UN MATIN, À L'AUBE, à l'heure où le ciel se pare de violet car le soleil n'est pas encore levé, l'introduction de *Moon River* résonnait dans tout le *hanok** à travers une enceinte Marshall beige.

Une femme fredonnait la mélodie, et, de sa main fripée, elle commença à battre des œufs dans un bol en métal. Peu après, elle sortit une planche en bois marquée par le temps mais bien entretenue, pour y découper des oignons en rythme avec la musique. *Shlack, shlack, shlack !* Puis ce fut le tour des courgettes et des carottes d'être découpées finement avant d'être ajoutées aux œufs encore crus. De longues baguettes remuaient la pâte. Aussitôt, les morceaux de légumes ondulèrent, pris dans le tourbillon, comme des humains qui se seraient laissés emporter par le cours de la vie.

La cuisinière déposa petit à petit l'appareil sur une poêle chaude pour donner une forme carrée à l'omelette, qu'elle

* Maison traditionnelle coréenne. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

enroula délicatement sur elle-même à l'aide de baguettes. Lorsqu'elle fut prête, le petit poids argenté sur le couvercle de la cocotte-minute se mit à danser en émettant un sifflement régulier. Quand la cuisinière le retira, une épaisse vapeur blanche s'éleva au-dessus de la gazinière.

Dans le *doshirak*, la lunchbox traditionnelle, la femme déposa l'omelette roulée, des feuilles de périlla frites, une salade à la mayonnaise, du kimchi frais ainsi que deux épaisses boulettes de bœuf. La cuisinière sortit ensuite d'un tiroir des feuilles de papier découpées d'un geste habile, et écrivit avec tendresse :

*L'alimentation est le meilleur des remèdes.
Mangez bien pour ne jamais avoir mal ni au
ventre ni au cœur !
Have a nice day et see you again!
(Les boulettes sont faites à partir de hanu*.)*

Après avoir soigneusement enveloppé le mot dans du papier d'aluminium, elle le plaça à l'intérieur du *doshirak* et le camoufla sous une portion de riz cuit et bien aéré. Un sourire radieux, entouré de rides profondes, se dessina sur le visage de Gumnam.

Est-ce qu'ils vont trouver que je me vante trop en écrivant que j'ai mis du hanu ? Non, mes clients doivent savoir ce qu'ils mangent, tout de même ! Ça leur donnera de la force ! se dit Gumnam.

Elle rit, la tête couverte par un bandana blanc brodé de marguerites.

* Race bovine élevée en Corée du Sud.

C'est ainsi que, dès l'aube, un parfum de riz chaud et réconfortant s'échappa de la fenêtre de Manna Doshirak et se répandit dans chaque petite ruelle du quartier.

CHAPITRE 1

Chère Jeongi

UNE JOURNÉE DE PLUS à montrer mes talents de cuisinière ! pensa Gumnam en ouvrant d'un coup sec la baie vitrée en accordéon. L'air frais du matin pénétra instantanément dans la salle de Manna Doshirak. Une légère bise fit tintinnabuler le carillon décoré de poissons accroché à la porte d'entrée, et les premiers rayons du soleil se reflétaient sur la vitrine bien lustrée. Gumnam se connecta à l'enceinte via Bluetooth grâce aux gros caractères affichés sur son écran de téléphone qui lui permettaient de voir facilement les touches sans avoir besoin de loupe.

— Hum, voyons... Aujourd'hui, oui, c'est pas mal, ça. On va mettre du Meryl Streep ! s'écria Gumnam.

Les premières paroles ressemblaient à un poème murmuré.

« *The winner takes it all. The loser standing small. Beside the victory!* »

D'un pas charmant, Gumnam se mit à danser et à chanter sur cette chanson d'une façon si équivoque qu'on ne savait plus si c'était de la pop ou du *trot*. Elle n'avait jamais étudié l'anglais, et n'était pas vraiment allée à l'école, pourtant, elle fournissait tous les efforts possibles pour apprendre en autodidacte. Sa vie durant, soit plus de soixante-dix ans, c'est ce qu'elle avait fait. Rien n'avait été facile, et personne ne lui avait gentiment enseigné les bases, mais Gumnam était une femme résiliente et courageuse qui ne fléchissait jamais. Tout comme Meryl Streep, Audrey Hepburn ou Yoon Yeo-jeong, elle n'avait pas envie de dissimuler ses cheveux blancs. Sa chevelure immaculée, qui ressemblait à des tiges de poireau soigneusement cultivées, était pour elle comme un compliment qui témoignait de l'ardeur avec laquelle elle avait vécu.

Gumnam n'était pas née à une époque d'abondance comme la nôtre, non. Aînée d'une famille pauvre, sa naissance avait été marquée par la misère. Son prénom avait été choisi en conséquence. « Gum » signifiait « acier », et « nam », « profusion », pour lui souhaiter de vivre sans jamais manquer d'argent. Son nom de famille, Jeong, signifiait quant à lui « amour », ce qu'elle savait donner à foison. Ses *doshirak* étaient pleins à craquer de riz, d'accompagnements à la viande et au poisson. Elle était si généreuse qu'il lui était souvent difficile de fermer ses paniers-repas.

Elle qui avait traversé différentes périodes de l'histoire ne souhaitait qu'une chose : vivre comme une sage sans se cantonner au rôle de vieille que la société lui imposait. Gumnam voulait être une senior stylée. À l'ère des *mamil-lenials* et des *grandfluenceurs*, était-il si ambitieux que cela d'être appelée « Gumnam » plutôt que « madame » ? Était-il

si difficile de faire en sorte que les gens se souviennent de son prénom ? Si c'était cela, l'ambition, alors elle était décidée à se montrer avide.

Je serai une senior classe ! Je planterai une belle paire de lunettes de soleil noires sur mes cheveux blancs et mettrai un châle en soie tout doux autour de mon cou les jours où je me promènerai sur la plage. C'est comme ça que je vivrai ma vieillesse ! s'imagina Gumnam.

— Oups, je me suis encore emportée ! prononça-t-elle soudainement à voix haute.

Du *sikhye* se mit à couler sur le gobelet transparent au fond duquel étaient déposés des grains de riz blanc. Cette boisson artisanale était la spécialité de la maison. Elle était d'une douceur rafraîchissante et absolument exquise lorsque les morceaux de glace pilée, semblables à des cristaux fins, fondaient lentement sur la langue. Une fois le liquide absorbé, c'était un vrai délice de manger les grains de riz sucrés restés au fond.

Il était temps de décider quels plats cuisiner pour le *doshirak* du matin. Il fallait un peu de salade. Gumnam ouvrit une boîte de pommes de terre de la région du Kangwon et choisit les plus fermes. Elle ôta la terre, les lava sous l'eau fraîche et les éplucha à l'aide d'un économiste. Bientôt, les pommes de terre dévoilèrent leur chair lisse et brillante.

Après les avoir fait cuire et écrasées, Gumnam y ajouta délicatement du jambon, du concombre finement coupé, de la mayonnaise, de la moutarde, du sucre, du sel et du poivre, puis mélangea le tout. Elle coupa le côté d'une brioche moelleuse en deux pour y fourrer une grosse cuillère de salade, ou plutôt deux, faisant presque craquer l'autre côté. Elle compléta la boîte avec une sauce aux œufs de poisson et à l'avocat ainsi

que du bœuf mijoté dans de la sauce soja. Avant d'ajouter le riz, Gumnam sourit comme un petit plaisantin et écrivit sur un papier blanc :

Les pommes de terre poussent même dans une terre très pauvre. Arrêtons de blâmer les autres, notre environnement ou nos conditions de vie. Finis, les « c'est pas ma faute » ! Prenons exemple sur ces patates pour trouver le courage d'affronter notre vie ! Allez, see you again!

— Gumnam ! Je suis venu acheter un *doshirak* !

— Shinpung ? Tu vas déjà au théâtre ? Il est beaucoup trop tôt !

Le premier client à fouler le sol de Manna Doshirak ce matin n'était autre que Shinpung, jeune homme fraîchement revenu de son service militaire et qui n'avait qu'une idée en tête : réaliser son rêve. Lui qui avait grandi avec une cuillère d'argent dans la bouche avait été accepté dans une prestigieuse faculté de droit, mais lorsqu'il avait annoncé à sa famille qu'il préférerait devenir comédien, ses parents lui avaient coupé les vivres. C'était une façon pour eux de lui faire comprendre qu'il ne pourrait rien faire sans argent et que, hormis une passion insignifiante, il n'obtiendrait rien du théâtre. Malgré cela, le jeune homme arpentait assidûment les rues du quartier de Hyehwa et vendait des billets en racolant les passants. Avec le plus grand sérieux, il posait les fondations qui lui permettraient un jour de monter sur scène.

— Je passe une audition pour un petit rôle dans quelques jours. Je viens m'entraîner !

— Il y a pas de petit rôle ! N'oublie pas que, si on enlève un acteur, on ne comprend plus rien à la pièce.

— Vous avez toujours les bons mots ! dit-il en levant le pouce.

— Hoho ! C'est pour me dire que je suis *great* ? Tiens, tu me goûteras ce *sikhye*. Je l'ai préparé ce matin. Il est *so delicious* !

Gumnam lui donna un *doshirak* ainsi qu'une bouteille de *sikhye* qu'elle souhaita lui offrir.

Le matin, comme le midi et le soir, les paniers-repas trouvèrent rapidement preneur et quittèrent peu à peu la vitrine. Les ingrédients assemblés avec dévotion, additionnés à la générosité de la cuisinière, avaient fidélisé de nombreux clients. Ce jour-là encore, Gumnam vendit tout son stock. Le cœur léger, elle se rendit dans la cuisine pour nettoyer.

Le commercial proposant des caméras de surveillance venu à sa boutique pour la première fois le jour même lui avait-il porté malheur ? Ou bien était-ce sa faute d'avoir répondu qu'il n'y avait rien à voler à part son don pour la cuisine ? Alors que Gumnam frottait la graisse accumulée autour de la gazinière, elle sentit un frisson lui parcourir l'échine. Au moment où cette sensation glaciale s'empara d'elle, des pleurs de bébé retentirent. Ou bien était-ce le miaulement des chats qui réclamaient des croquettes ? Impossible. Elle avait rempli la gamelle un peu plus tôt.

Gumnam ôta ses gants en caoutchouc roses parés de dessins aux motifs dentelle, les posa sur l'évier et avança à pas de fourmi. Elle dépassa la caisse, et, à l'instant où elle arriva à la vitrine réfrigérée, des gouttes de sueur froide coulèrent le long de sa colonne vertébrale. Décidément, ce n'étaient pas des miaulements. Il était pourtant improbable que ce soit

un enfant. Gumnam sourit pour libérer la tension à l'idée d'avoir imaginé le pire. Mais en tournant au coin du comptoir, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Emmailloté dans une couverture blanche décorée de petits croissants de lune et d'étoiles, c'était bel et bien un bébé qui pleurait.

Surprise, Gumnam prit le nourrisson dans ses bras et lut le papier plié en deux qui avait été déposé près du corps.

Elle est née au mois de juin 2023. Elle n'a pas de prénom. Je n'ai même pas déclaré sa naissance. Elle n'est pas vaccinée non plus. En tout cas, elle ne tombe pas souvent malade et elle est plutôt résistante. Elle dort bien et sourit beaucoup. Dans ma vie en ruines, c'est la première fois qu'apparaît un tel trésor. En revanche, elle ne boit qu'une seule marque de lait en poudre, sinon elle a mal au ventre. Je vous en prie, prenez soin d'elle. Je m'en remets à vous. Un jour, nous nous reverrons. À mon tour de vous dire see you again!

« *See you again* » ? C'était la preuve qu'il s'agissait d'une cliente de Manna Doshirak. Gumnam fut surprise à l'idée que cette personne avait déjà goûté ses plats et se précipita à l'extérieur, mais seul soufflait le vent frais de l'automne. Dès qu'il s'engouffra à l'intérieur, le bébé cria. Gumnam revint vers lui, le regarda et parla à voix haute.

— D'où tu viens ? Où est ta maman ? Ma-man.

Gumnam prit une profonde respiration qui couvrit tous les autres bruits. Le nouveau-né, qui avait à peine cent jours, n'arrêtait pas de pleurer, comme pour appeler la mère qui

venait de le rejeter, parce qu'il avait tout compris, et qu'il se sentait misérable de connaître l'abandon avant l'amour.

— Tout va bien, ne t'en fais pas. Elle reviendra. Ne pleure plus, mon bébé.

Gumnam souleva le bébé habillé d'un vêtement traditionnel et le berça doucement en fredonnant, mais comme les pleurs ne cessaient pas, elle se mit à chanter plus fort.

— Fais dodo, petit bébé. Cocorico, ne caquette pas, petit coq. Tu vas réveiller mon bébé. Ouaf ouaf, n'aboie pas, petit chien. Tu vas effrayer mon bébé. Il ne faut pas le faire pleurer.

Peu à peu, le nouveau-né qui gesticulait dans tous les sens se calma.

Éprouvant une peur bleue, Gumnam sortit, le nourrisson dans les bras. Qui avait bien pu le laisser ici ?

— Sa mère mérite une bonne punition ! s'exclama-t-elle.

Le bébé reprit ses pleurs. Aussitôt, elle tenta de l'apaiser.

— Mais non, mais non. Elle ne sera pas punie. J'y veillerai, promis. C'est bien, ne pleure plus, mon gentil bébé.

La sueur perlait en abondance sur la tête de Gumnam dont les cheveux blancs soigneusement relevés étaient maintenus par une pince. Malgré la fraîcheur de l'air, elle avait l'impression d'étouffer.

— Elle reviendra, c'est sûr, puisqu'elle a déjà mangé mes plats. Elle se sentira coupable et ne pourra pas partir loin. Aucune femme ne peut avoir le cœur léger après avoir abandonné son bébé. On va patienter, toutes les deux.

Gumnam ouvrit le sac de couches qui accompagnait l'enfant. Il y avait un biberon, du lait en poudre et de quoi le changer. Elle ouvrit la boîte de lait en poudre non entamée et se demanda s'il avait déjà bu ce lait artificiel.

Ce serait une catastrophe si le bébé ne le digérait pas. Elle remplit à la hâte une bouilloire avec de l'eau filtrée pour la chauffer à cent degrés. De la vapeur brûlante s'échappa du bec verseur. Gumnam ouvrit le couvercle pour la laisser refroidir. Combien de quantité de poudre devait-elle mettre ? Elle lut avec le plus grand sérieux les explications écrites en anglais sur la boîte.

— Voyons... *Three months...* Hum ! *Six spoons...* *Okay!*

Gumnam estima à sa taille que le bébé n'avait pas encore tout à fait cent jours. Elle versa de l'eau tiède dans le biberon et prit la cuillère en plastique bleue attachée à la bouteille pour ajouter la poudre. Elle remua avec soin la substance pour qu'il n'y ait aucun grumeau. Sentant l'odeur de la nourriture, le nouveau-né ouvrit instinctivement la bouche.

— Tu es une gourmande, toi ! Ta maman reviendra aujourd'hui. Je suis sûre qu'elle nous observe, cachée quelque part.

Aînée d'une nombreuse fratrie, Gumnam s'était occupée de tous ses petits frères et sœurs. Avec habileté, elle posa le bébé sur son épaule et tapota son dos jusqu'à ce qu'il rote.

— Ah, ça fait du bien ?

— Areuh !

— Tu me réponds ? Oh, c'est gentil, ça ! Allez, viens. On va patienter.

*

Cette rue à sens unique située près de l'hôpital de l'université de Séoul menait à une ruelle bordée de pins où se trouvait Manna Doshirak. La lumière qui s'échappait de cette boutique installée dans une maison de style traditionnel

hanok semblait ne jamais vouloir s'éteindre. Le bébé emmailloté dans ses bras, Gumnam allait et venait devant la porte, mais personne n'apparut. La nuit devint de plus en plus noire. Gumnam sortit pour retourner le panneau « *open* » afin qu'il affiche « *closed* » et colla un papier dessus.

*La personne qui a perdu son trésor peut m'appeler
au 010-0000-0000.*

*

— Hé, la personne au numéro 201 ! Vous partez quand ?
Bam, bam, bam !

— Je sais que vous êtes à l'intérieur ! Je ne devrais pas me plaindre parce que je suis une femme, moi aussi, mais vous dépassez les bornes. Je ne suis pas une bonne sœur ! J'ai besoin que mon business tourne ! Si vous continuez à faire semblant de ne pas être là, je prends les clés et j'enlève vos affaires. Tous les clients qui dorment à cet étage se plaignent des pleurs de bébé !

Elle soupira pour exprimer son agacement puis reprit :

— Ça gâche l'ambiance, les pleurs d'un enfant dans un motel* ! Bientôt, je n'aurai plus aucun client ! Il y en a même un qui m'a lâché une mauvaise note sur Internet. Je vous préviens ! Si vous ne payez pas aujourd'hui, j'ouvre la porte en pleine nuit pour vous virer. Je suis sûre que vous n'avez même pas déclaré la naissance du bébé ! C'est une honte !

* À la différence des hôtels, en Corée du Sud, les motels sont majoritairement réservés pour avoir des rapports sexuels.

Enfin, c'est votre problème, pas le mien. Si vous continuez, j'appelle la police !

Bam, bam, bam !

Lorsque la propriétaire frappa la porte abîmée de la chambre, le bébé fit la grimace. Jeongi se dépêcha de poser sa main sur la bouche du nouveau-né.

Je t'en supplie, ne pleure pas. Chut ! pensa-t-elle.

Le bébé sourit en voyant le visage anxieux de sa mère. Il releva une joue, comme pour faire un clin d'œil, ce qui amusa Jeongi.

— Tu trouves ça marrant ? J'ai tellement sommeil...

— Areuh !

— Chut !

Désolée d'être allée trop loin dans ses propos, ou par peur que cette femme dans la vingtaine ne cause davantage de problèmes, la propriétaire des lieux, nerveuse, gratta les cuticules de ses ongles manucurés de vernis rouge, et prit une voix plus douce.

— Je ne suis pas dans une situation facile, moi non plus. Comprenez-moi, s'il vous plaît, ajouta-t-elle avant de tourner les talons pour partir.

Jeongi put enfin relâcher la pression accumulée dans ses épaules. Elle soupira.

— Ouin !

— Tu peux faire du bruit, maintenant.

Les pupilles noires du bébé étaient dirigées vers Jeongi. Il était extraordinaire. Même quand il était dans son ventre, la jeune fille avait erré ici et là. Depuis qu'elle avait quitté l'orphelinat, elle n'avait jamais eu de chez elle. À cause de sa vie difficile, elle n'avait pris aucun des compléments

alimentaires qu'une femme enceinte est censée prendre et n'avait pas suivi de cours d'éducation prénatale lors desquels une sage-femme aurait pu la rassurer. Tout ce qu'elle avait connu, c'était le poids des regards haineux et des murmures venimeux d'inconnus qui critiquaient cette gamine à peine sortie du lycée parce qu'elle avait déjà le ventre rond, sous-entendant qu'elle avait mal tourné parce qu'elle était dévergondée.

Malgré tout, ce bébé était venu au monde sans le moindre problème. Ses yeux noirs, son petit nez d'où s'échappait une respiration paisible et même sa langue dodue lui semblaient parfaits. Parfois, elle se disait qu'il n'avait pas eu de chance de l'avoir pour mère parce qu'il vivrait dans la pauvreté. Lorsqu'elle regardait ses yeux aussi profonds que la nuit, des larmes coulaient le long de ses joues. Serait-elle capable de s'occuper de ce petit être fragile ? C'était pour elle un mystère.

Jeongi était recherchée. Le père de son enfant avait commis un certain nombre de délits qu'il avait mis sur son dos. Elle l'avait rencontré à sa sortie de l'orphelinat, à une époque, où, comme en ce moment, elle n'avait nulle part où aller. Il n'était pas vraiment digne de confiance, mais avait le mérite d'exister, aussi avait-elle obéi lorsqu'il lui avait demandé le numéro de sa carte d'identité et d'apposer son sceau en guise de signature ici et là.

Quand elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte, il lui avait balancé quelques billets de cinquante mille wons en lui disant que c'était sans doute suffisant pour un avortement. C'était le genre d'homme qui n'avait pas d'honneur. Il avait accentué sa peur de devenir mère célibataire, et encore plus

de déclarer la naissance de son enfant, ce qui était une étape inévitable pour lui donner officiellement un nom. Jeongi craignait que son bébé ne soit stigmatisé et qu'elle, en tant que mère, ne devienne une épine dans sa vie.

— On doit partir. Cette femme est tout à fait capable de défoncer la porte pour entrer en pleine nuit.

Son sourire se transforma en grimace larmoyante. Jeongi n'avait rien avalé de la journée. Il lui était impossible de produire du lait pour sa fille. Elle n'avait pas non plus l'argent pour acheter du lait en poudre. Les jours avançaient vers l'hiver et elle n'avait nulle part où se réfugier. Affamé, le bébé prit une mine renfrognée et pleura. Jeongi enroula la couverture pour poser le nouveau-né dessus, puis le colla contre sa poitrine et le berça.

— « Vroum vroum ! Une petite voiture nous conduit jusqu'aux nuages. Vroum ! Roulons jusqu'à l'arc-en-ciel », chanta Jeongi en inventant les paroles.

Le bébé sembla s'apaiser, puis recommença à pleurer.

— « Vroum vroum ! Une petite voiture nous conduit jusqu'aux nuages. Vroum ! Roulons jusqu'à l'arc-en-ciel. »

Elle eut le cœur déchiré en voyant le visage émacié de ce petit être.

Soudain, la faim s'empara de Jeongi, comme si elle avait été contaminée par son bébé. Elle continua à chanter, mais l'enfant ne s'arrêtait plus de pleurer. Par peur que la propriétaire ne revienne, elle l'emmena dans la salle de douche.

Le client voisin avait sûrement fumé en cachette. Une odeur de cigarette froide mêlée à celle de la moisissure empesait l'air. Debout sur les carreaux blancs cerclés de joints noirâtres, Jeongi se remit à chanter.

— « Vroum vroum ! Une petite voiture nous conduit jusqu'aux nuages. Vroum ! »

Le soleil s'était couché. La jeune fille était angoissée, persuadée que la propriétaire du motel ouvrirait bientôt la porte de sa chambre. Où irait-elle si elle était chassée ? Elle n'avait ni famille ni ami pour l'héberger. Elle était obligée de se faire le plus discrète possible. Malheureusement, le bébé n'arrêtait pas de pleurer depuis l'après-midi. Il n'avait pas bien dormi à cause de la douleur provoquée par la croissance de ses os. Jeongi toucha son front et constata qu'il était fiévreux.

— Tu ne dois pas tomber malade. Tu sais bien qu'on ne peut pas aller à l'hôpital.

— Ouin ! Ouin !

— Ne pleure plus. Je vais te prendre dans mes bras. Calme-toi, s'il te plaît.

Serré contre sa mère dont il sentait les pulsations cardiaques, il s'apaisa un instant, ce qui ne dura pas. Lorsque ses pleurs reprirent de plus belle, les poings de la propriétaire s'abatirent contre la porte de la chambre.

— J'entre ! Le client d'à côté est parti en demandant un remboursement ! J'en ai marre. Si vous ne sortez pas, j'appelle la police !

— Ouiiiin ! hurla le bébé comme pour lui répondre.

Jeongi en eut des sueurs froides. Elle tapota les fesses du bébé pour le réconforter.

Tout ira bien, se répéta-t-elle.

Non, décidément, rien n'allait, aujourd'hui. La porte s'ouvrit. C'était la propriétaire. Un homme costaud se tenait à côté d'elle. Peut-être était-ce son fils ?

Jeongi garda la tête baissée tandis que la propriétaire la fusillait du regard.

— Je vais m'en aller. Je suis désolée. Dès demain matin...

— « Demain matin » ?! s'énerva-t-elle en donnant un coup de pied au mobile où étaient suspendus de petits lapins noirs et blancs.

— Ne touchez pas aux jouets de ma fille !

— Bah dis donc, vous savez protéger votre enfant, on dirait ! Vous me devez déjà cent quatre-vingt-dix mille wons ! Je ne vous les réclamerai pas. Voyons ça comme un acte de charité. En revanche, vous avez intérêt à ficher le camp immédiatement ! Je n'aurais jamais dû accepter une femme enceinte. Demain, je devrai tout désinfecter à la javel !

— Je ne peux pas partir comme ça. D'ailleurs, je vous paierai la somme que je vous dois. Où voulez-vous que j'aille ?

— Je m'en fiche, de votre argent. Je veux que vous dégagiez !

La propriétaire donna un nouveau coup au mobile tombé au sol et l'alluma sans faire exprès. La berceuse *Papa et les crayons* enveloppa l'air d'une douce mélodie.

— Vous feriez mieux de partir tant que je suis gentille avec vous et, surtout, avant que je prévienne la police !

Jeongi perdit tout espoir en entendant le mot « police ». Après tout, elle était une fugitive.

Elle rassembla sagement ses affaires. Il y avait à peine de quoi remplir une petite valise. Elle ne prit que quelques livres illustrés et les couches puisque le mobile avait été abîmé. Jeongi descendit les escaliers, suivie du regard par la propriétaire du motel qui gardait les bras croisés. En passant devant le comptoir, elle se dit qu'elle aurait bien aimé jeter de l'argent

dessus, mais elle n'avait rien sur elle. Désormais, elle était une clocharde complètement démunie.

Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas respiré l'air frais parce qu'elle avait peur de croiser la propriétaire. Par crainte que son bébé ne prenne froid, elle ôta sa chemise en jean pour le couvrir.

— On ne peut pas aller à l'hôpital. Tu sais que tu ne peux pas tomber malade, tu l'as bien compris, n'est-ce pas ? Bon, où est-ce qu'on va, maintenant ?

— Ouin ! Ouin !

Tirailé par la faim, le nourrisson se remit à pleurer. La nuit, quand tout le monde dormait, Jeongi faisait la plonge dans un restaurant de viande cuite au charbon. Lorsqu'elle frottait les plaques de cuisson brûlantes avec une éponge métallique pour enlever la marinade noircie et incrustée, l'odeur lui donnait faim. Parfois, elle salivait rien qu'un voyant un morceau carbonisé resté collé sur le gril.

Sans son bébé, elle l'aurait mangé sans plus attendre. Mais avec lui, elle n'y arrivait pas. Elle refusait que son enfant mange les restes des autres par transmission lorsqu'elle l'allaiterait. Elle ne voulait pas qu'il vive ainsi.

Dans ces moments-là, le bébé gesticulait, comme s'il comprenait le désarroi de sa mère. Jeongi plongeait alors la plaque dans la cuvette rouge où flottaient des résidus de marinade carbonisée. Le fer brûlant produisait de grosses bulles d'air au contact de l'eau et le bruit calmait le nouveau-né.

Son seul gagne-pain provenait d'endroits qui l'autorisaient à travailler avec son enfant. Hélas, il avait commencé à tousser. Était-ce à cause du gaz utilisé pour faire bouillir le *gomtang*, la soupe à base d'os de bœuf censée mijoter à feu

doux pendant quarante-huit heures ? Ou bien à cause de la poussière grasse qui croupissait dans les cuisines où elle faisait la plonge ? Jeongi avait pris peur et avait rendu son éponge métallique.

Très peu de métiers lui permettaient de garder son bébé. Elle avait travaillé dans le service client d'entreprises de livraison, de jour comme de nuit, mais certains clients s'étaient plaints d'entendre des pleurs au téléphone. Le problème, c'était qu'elle n'avait personne à qui confier son enfant pendant qu'elle bossait. Le restaurant de viande grillée était l'un des rares endroits où elle se sentait bien malgré l'eczéma dont elle souffrait à force d'avoir les mains dans le produit vaisselle. Désormais, même cet endroit lui était hors d'atteinte.

*

Elle se rendit dans plusieurs supérettes avant d'acheter un *kimbap* en triangle à mille six cents wons. Jeongi, qui n'avait pas les moyens d'acheter du lait en poudre ou de biberon, n'avait pas d'autre choix que l'allaitement. Il ne fallait rien avaler de trop pimenté ni de trop salé. Elle arpentait les ruelles entourées de briques rouges qui menaient de la station Hye-hwa à l'hôpital de l'université de Séoul. Entre les platanes, les rayons écarlates du coucher du soleil brillaient de mille feux. Sous un des arbres, une femme âgée faisait griller de longs gâteaux de riz sur une plaque. L'odeur qui s'en répandait fit saliver Jeongi. Elle avait encore faim et déglutit. Elle croqua dans le *kimbap* au goût insipide qu'elle tenait d'une main. De l'autre, elle tirait sa valise, son bébé sur le dos, et continuait à avancer. Elle manqua de s'étouffer à cause

des grains de riz qu'elle avalait sans la moindre goutte d'eau, mais elle était dans l'impossibilité de se frapper la poitrine parce que le nourrisson venait enfin de s'endormir, bercé par les pulsations cardiaques de sa mère.

*

Gumnam portait le nouveau-né et tenait le sac de couches du même bras. De l'autre, elle ouvrit la porte de chez elle. Mille quatre, ce nombre homophone du mot « ange » en coréen était le code d'accès très simple qui lui servait de clé. Le matin même, elle avait fait une machine à laver, comme si elle s'attendait à recevoir ce petit invité. Gumnam posa l'épaisse couverture parfaitement sèche sur le lit de sa chambre pour y allonger le bébé. L'odeur de la lessive se mêla à celle du nourrisson. Il remua légèrement la tête avant de s'endormir profondément.

— Tu as dû en voir des vertes et des pas mûres pour tomber endormi dès qu'on t'allonge. Je suis sûre que ta mère pense à toi. Qui peut bien laisser son enfant devant un magasin dans le monde d'aujourd'hui ? Les boîtes à bébé, ça existe, bon sang !

Gumnam réfléchit à ce qu'elle allait faire désormais. Devait-elle le signaler à la police alors qu'il n'avait pas été déclaré ou bien attendre que quelqu'un vienne le chercher ? Quelque chose ne tournait pas rond. Gumnam était persuadée que la mère reviendrait. Ses soixante-dix années de vie et l'expérience qu'elle avait acquise pendant la guerre et la révolution lui avaient forgé une intuition sans faille. Une confiance indicible la liait à la mère. « *See you again.* » Cette phrase